## **Pharmaland**

«Dans le «meilleur des mondes» que j'évoquais dans mon conte, il n'y avait pas de whisky, pas de tabac, pas d'héroïne achetée en douce ou de cocaïne de contrebande. Les gens ne fumaient pas, ne buvaient pas d'alcool, ne sniffaient pas, ne se piquaient pas. Si quelqu'un se sentait abattu ou mal à l'aise, il avalait un comprimé ou deux d'une préparation chimique appelée «soma»». En 1959, Aldous Huxley (1894-1963) a revu son «conte» de 1932 dans «Brave New World Revisited» (Retour au meilleur des mondes). A cette époque, il ne connaissait, outre les anciennes drogues psychoactives, que la mescaline, les amphétamines, les barbituriques, la réserpine, la chlorpromazine, le méprobamate, le LSD et l'iproniazide. Malgré ce modeste inventaire, son utopie était assez proche de la réalité contemporaine. «La prise de soma n'était pas un vice privé, c'était une institution politique, l'essence de la vie, de la liberté et de la quête du bonheur garanties par la Déclaration des droits.»

Le nom d'Huxley ne fut pas évoqué lors du symposium appenzellois sur la dépendance au centre psychiatrique d'Herisau. Les excellents exposés qui y furent tenus avaient pour thèmes la toxicomanie et la substitution, la consommation contrôlée de méthadone et d'héroïne en tant que méthode thérapeutique établie par l'Etat et la benzodiazépine en tant que petit laissé pour compte de la substitution. L'évaluation des traitements effectués dans le canton de Zurich entre 1991 et 2005 réfute nettement les craintes des opposants. Il faut certes reconnaître que seuls quatre drogués sur 100 par année, patients décédés y compris, ont réussi à arrêter et qu'au bout de 10 ans, deux tiers étaient encore ou à nouveau en traitement. Mais depuis le nombre record de 1996, celui des nouveaux héroïnomanes a très nettement reculé jusqu'à aujourd'hui. Le sociologue de l'Hôpital universitaire de Zurich extrapola avec espoir cette courbe descendante jusqu'à zéro. Reconnaissons-le, le succès est remarquable, même relativisé par l'augmentation de la cocaïne et autres amphétamines comme l'ecstasy, pour lesquelles il n'existe pas de traitement de substitution. Les organisateurs ont eu le courage de terminer le congrès par un intervenant très critique. Günter Amendt, sociologue, écrivain et journaliste, a évoqué les drogues au «goût du jour» qui «pharmacisent» le quotidien. Ses thèses formulées de manière exagérée se sont révélées contradictoires. D'une part, dit-il, la différence entre drogues illégales et légales est ab-

surde, la prohibition et la guerre anti-drogue ont échoué, les ordonnances des médecins manquent de rigueur et les contrôles des gouvernements sont trop négligents. D'autre part, préciset-il également, la vision d'un monde sans drogue est impensable, l'automédication est une question de responsabilité personnelle et, vu l'accélération de tous les domaines de la vie, une partie nécessaire de la stratégie de survie. Le conférencier compare les homes médicalisés à des scènes ouvertes de la drogue, tout en citant le psychiatre Paul Parin qui revendique, dans le «Folio» de la NZZ, un droit pour les personnes âgées à jouir de psychotropes apaisant les douleurs. Il cite aussi le politologue Fukujama et le psychiatre Marc Rufer, qui tous deux mettent en garde contre le danger de se laisser diriger par des forces chimiques extérieures, mais intitule par contre son bestseller «No drugs no future». Amendt plaide pour un changement de système et se retrouve sans le vouloir dans le camp des néolibéraux lorsqu'il veut laisser le problème au jugement personnel. La douleur a-t-elle un sens? Les psychotropes sont-ils pires qu'une camisole de force? Le sevrage du sommeil n'est-il pas une torture? La personne humaine doit être productive comme une entreprise et vise une jouissance contrôlée de son existence. Les enfants sont à la Ritaline, les cadres tirent leur ligne de coke, les candidats à l'examen et les solistes d'un concert prennent des bêtabloquants, les artistes se speedent, les sportifs se dopent et les autres recourent à des tranquillisants et anxiolytiques, sans compter encore que la moitié de l'humanité se sert du Viagra. Dans la salle, un auditeur frustré croyait entendre un débat sur le changement global du climat. Il n'était sans doute pas le seul. Car en dépit de toute explication ou critique, la prise de préparations pharmaceutiques visant à se promouvoir soi-même est devenue pour beaucoup un style de vie. Un soutien non pas curatif ou palliatif, mais préventif, sportif et de plus en plus intensif. Seules les subcultures et les criminels pourront s'arroger quelques excès malsains ou des extases risquées.

Au cours de mes examens finaux, les nouvelles de Heinrich von Kleist m'ont aidé à dormir. Pour d'obscures raisons, ses phrases à tiroirs me plaisaient follement. Et si mon pouls restait malgré tout élevé, cela n'avait rien à voir avec la Marquise d'O.

Erhard Taverna

